

La culture franco-canadienne considérée depuis Montréal

Suzanne Joubert and Renaud Joubert

Number 137, Fall 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/41058ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

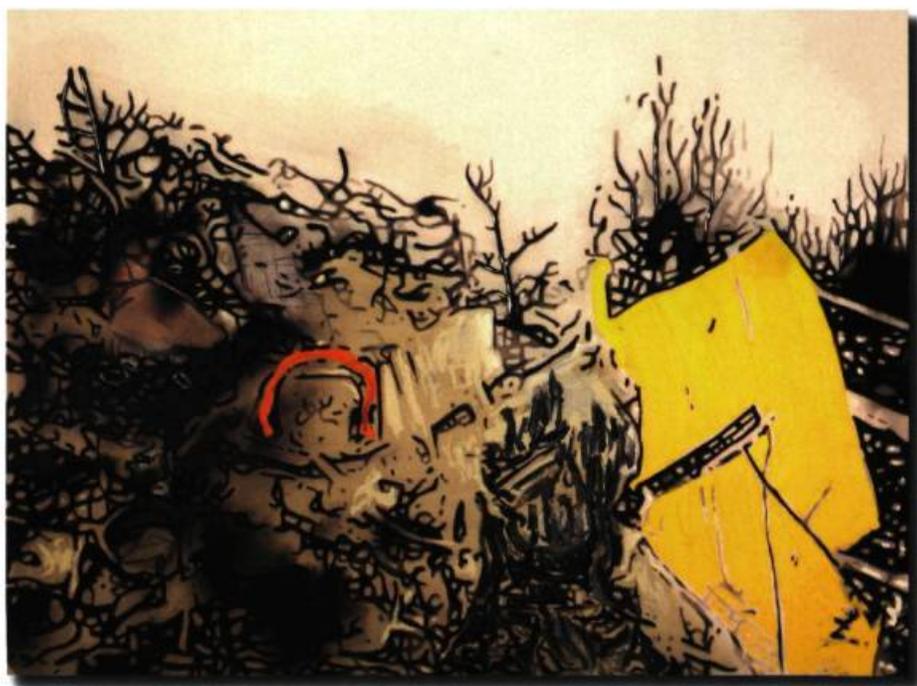
Cite this article

Joubert, S. & Joubert, R. (2007). La culture franco-canadienne considérée depuis Montréal. *Liaison*, (137), 13–15.

La culture franco-canadienne considérée depuis Montréal

SUZANNE JOUBERT

Avec la collaboration de RENAUD JOUBERT



Marc SÉGUIN, la Galerie Simon Blais,

Paysage près de Zalvidar, huile sur toile, 203 x 274,5 cm

JE DOIS DIRE QU'À MONTRÉAL, la notion des « arts du Canada-français », hors Québec s'entend, demeure abstraite. On ne connaît que des artistes individuellement, par opposition à une culture franco-canadienne spécifique, qui elle, souffre d'invisibilité. En effet, *pour qu'une culture puisse être reconnue comme telle, il faut qu'une certaine profusion ait construit une image reconnaissable, quelque chose comme une personnalité collective*. Notez bien que la culture québécoise n'est identifiée en France que depuis une quarantaine d'années! Auparavant, elle aussi demeurait invisible, faute d'une masse suffisante.

Quant aux artistes, la situation est différente. La chanteuse et musicienne acadienne, Marie-Jo Thério, se taille un succès sur les scènes montréalaises. Jean-Marc Dalpé, écrivain réputé, né à Ottawa, dirige l'École nationale de théâtre du Canada à Montréal. La metteuse-en-scène française d'avant-garde, Brigitte Haentjens, qui a dirigé pour un temps le Théâtre du Nouvel Ontario, a fondé la compagnie des Sibyllines à Montréal. Patrice Desbiens, conteur et poète né à Timmins, dont Chloé Sainte-Marie chante quelques textes, a d'abord été actif dans sa province

d'origine pour être, maintenant, membre de l'Union des écrivaines et écrivains québécois. Joe Fafard, du Manitoba, a installé une sympathique vache de bronze devant le Musée des beaux-arts de Montréal. Marc Séguin, peintre montréalais très coté, serait né à Ottawa. La liste n'est pas exhaustive. En cherchant dans le dernier numéro de *Canadian Art*, dans l'énorme catalogue de la Toronto International Art Fair, ou en interrogeant des galeristes, quelques noms moins connus apparaissent.

Mais qui se soucie de leur lieu d'origine à moins que leur œuvre n'y fasse appel? On les associe à la culture québécoise puisqu'ils y contribuent et que rien ne les relie entre eux avec évidence.

Quant à ce qui se fait localement dans d'autres provinces, je dois dire à regret, qu'à Montréal, on n'en entend pas parler, sauf, peut-être, dans les milieux spécialisés.

Quel est le problème? Je le crois multiple.

D'abord, l'appartenance à la culture canadienne-française, ou à n'importe quelle autre, ne constitue pas un critère artisti-

que en elle-même, et c'est toujours à titre individuel que les artistes « réussissent » ou restent dans l'ombre. Les cultures, les peuples ou les nations les revendiquent le plus souvent lorsque leur succès est assuré.

Même là, ce serait parler la langue de bois que de nier le rôle du politique et de l'économique dans la reconnaissance et la promotion des artistes. Les organismes subventionnaires des États n'encouragent que ce qui sert leur image et leurs objectifs; cela se fait tout seul et pour ainsi dire, naturellement. Qui plus est, les petits États ou les collectivités arrivent difficilement à promouvoir les meilleurs des leurs à l'international, faute, tout simplement, de pouvoir. Par comparaison, la dominance mondiale de la culture étatsunienne n'est pas due qu'à la qualité et à l'abondance du nombre mais aussi à la puissance du soutien financier qu'elle reçoit.

Il existe aussi un autre facteur, absolument capital à mon avis, mais beaucoup plus délicat à traiter: ce sont les conditions nécessaires à l'affirmation de soi et, par conséquent, à la vitalité créatrice d'un groupe culturel, de même qu'à l'estime monnayable qu'il accordera à sa propre production artistique. Le secret mépris de soi, toujours appris dans le regard de l'autre et dont on ose rarement parler, me paraît un terrible instrument de stérilisation et peut affliger, non pas seulement des artistes individuels, mais les cultures minoritaires et anciennement colonisées, toutes entières. Je note cependant au passage une puissante

exception: les noirs afro-américains ont inventé le jazz alors qu'ils étaient des esclaves et le cas vaudrait la peine qu'on l'étudie! Le plus souvent, soumis à des conditions de carence et faute d'encouragement de son milieu d'origine, l'artiste ambitieux s'exilera, s'il le peut, dans un terreau plus propice. *Je dis qu'il doit le faire pour ne pas mourir métaphoriquement avec sa création avortée. Ce n'est pas de l'égoïsme ou un abandon. En servant ainsi sa propre création, l'artiste sert mieux les siens.*

Enfin, il faut aussi parler de la démographie qui, seule, justifie ou non d'investir en équipements, dans la création de départements universitaires, d'écoles d'arts, de centres d'exposition et en éducation. Or, là où le nombre n'existe pas, un petit groupe culturel, disséminé et menacé dans sa survie, coupé de relations avec le monde extérieur, a facilement tendance à se replier sur lui-même et à devenir *trop* conservateur, n'encourageant pas ainsi une production dynamique; quoique le folklore lui-même, à condition d'être revisité et rajeuni, peut cesser de n'appartenir qu'au passé pour retrouver une nouvelle vie.

Reste bien sûr l'assimilation à la culture dominante.

Mais que faire quand on ne veut pas disparaître ou que faire, quand l'excellent travail reste malgré tout dans l'ombre? Le dossier exhaustif, consacré à la question dans ce numéro de Liaison, traite bien, je crois, de la seconde

Marc SÉGUIN, la Galerie Simon Blais,
Void 3, huile sur toile, 203 x 274.5 cm



question. Mais il me semble, pour répondre à la première, qui d'ailleurs concerne toujours les Québécois comme toutes les petites cultures, *qu'il faut travailler au moins autant sur l'estime et à l'affirmation culturelle de soi, en commençant à l'école élémentaire, qu'à l'obtention de subventions et d'équipements*; surtout ne pas se replier pour se défendre mais, au contraire, ouvrir grandes les portes et les fenêtres. Il ne s'agit pas, bien entendu, de se dissoudre dans un quelconque multiculturalisme, mais au contraire, de se tourner de manière ciblée, vers tous les lieux actifs de la culture française dans le monde.

À l'époque, pas si lointaine, où les Québécois constituaient chez eux une majorité dévalorisée, généralement pauvre et sous éduquée, qu'on a pu qualifier de «nègres blancs d'Amérique», ils détestaient, je m'en souviens, les «maudits Français» qui arrivaient sur leur sol, non pas, le plus souvent, pour les appuyer mais pour occuper des postes qui leur étaient fermés. Pourtant, les artistes les plus doués de ce temps-là sont, malgré tout, allés chercher en France la formation et le prestige qu'ils n'auraient jamais obtenus ici et qui ont fait d'eux, par la suite, des peintres ou des musiciens réputés au pays. Ils n'ont pas eu peur, peur d'être seuls ou peur de l'autre.

La peur ou la susceptibilité revancharde sont des ennemies de la création. Il faut aller prendre toute la stimulation qu'on peut trouver là où elle se trouve, inviter chez soi et

tisser des liens avec tous les pays parlant français. Ce sont des clichés de dire que l'union fait la force et que les découvertes ouvrent l'esprit, mais ils demeurent vrais et incontournables. Qu'importe au bout du compte si des artistes s'exilent pendant qu'on en fabrique d'autres qui s'exileront peut-être à leur tour; *ce qui semble une perte deviendra au bout du compte le rayonnement de la culture et la renforcera paradoxalement*. Car les exilés qui se font connaître avantageusement à l'extérieur apportent chacun leur pierre à la construction de l'image culturelle commune. Ils produisent une sorte de retour d'énergie dont bénéficient ceux qui restent et ceux qui suivent; ils peuvent attirer l'attention sur la lutte de leur communauté d'origine.

Enfin, si un exemple peut enthousiasmer au bord du désespoir, il existe celui, magnifique, d'un artiste survivant, si je puis dire, d'une culture à peu près disparue, lequel, parce qu'il n'avait pas peur et contre tout défaitisme, est devenu Zachary Richard. Plus qu'une voix, il a su donner une mémoire au peuple Cajun. ■

Suzanne Joubert est une artiste, active en arts visuels, qui aime aussi écrire. Elle a collaboré, depuis les années 70, à de nombreux journaux et revues tant en Outaouais qu'à Montréal.